tions de la ville. Londres tout entière semblait avoir cette idée, que, malgré les apparences contraires et les bruits désagréables, rien, finalement, n'empêcherait les pompes du couronnement de se dérouler dans Londres.

L'après-midi fut délicieux. Un soleil éclatant dorait les hautes frondaisons des grands parcs et faisait resplendir les tentures multicolores des pavillons, des arcs-de-triomphe, les grandes couronnes dorées et les pompeuses décorations héraldiques et allégoriques. Jamais Londres ne m'avait paru plus joyeuse.

Comme la capitale regorge littéralement de membres de la noblesse anglaise et de nombreux millionnaires venus de toutes les parties du monde pour voir les fêtes du couronnement, le défilé des équipages dans les allées de Hyde-Park, toujours splendide, a été, hier après-midi, absolument merveilleux. Je n'avais jamais vu, pour ma part, aussi grand nombre d'attelages superbes, d'équipages opulents, un aussi fabuleux étalage de richesse, et non seulement de richesse, mais aussi d'allégresse et de beauté. Dans les quartiers élégants du West-End, dans Piccadilly, dans New-Bond-Street, je n'avais jamais vu se presser public aussi élégant, aussi nombreux aussi joyeux, manifestant de plus aimable manière sa joie de vivre. Quant aux voies qui sont décorées en vue des cortèges royaux, elles étaient littéralement bondées de véhicules de toutes sortes, chargés à se rompre d'une foule bruyante, véhicules qui ne pouvaient s'avancer qu'à grand'peine au milieu de la foule hilare des piétons.

Les seules personnes que la nouvelle venue du palais royal semble attrister, sont celles dont les intérêts sont atteints. En effet, un immense capital a été employé à la construction des stands ou estrades; de plus, un nombre considérable de boutiquiers ont installé à grands frais à leurs devantures, des gradins. Si les fêtes n'ont pas lieu, tous ces gens vont subir des pertes considérables et, dans beaucoup de cas, irréparables. Et puis, un problème se pose : rendra-t-on l'argent aux très nombreux curieux qui, depuis plusieurs jours, avaient retenu et payé leurs places ? Voilà bien des contestations et probablement bien des procès en perspective. Tous les entrepreneurs d'estrades, au lieu de réaliser une fortune, sont menacés d'une déconfiture générale. Aussi déplorent-ils la maladie du roi.

Un Anglais pessimiste me disait aujourd'hui : « Le fameux loyalisme envers la famille royale, dont nous sommes si fiers, se résume en ceci : pour les uns, le sacre du roi était une occasion « to make money », de gagner de l'argent; pour les autres, c'était le prétexte d'une réjouissance prolongée. »

C'est possible. En tout cas, les bulletins annonçant que l'opération pratiquée sur Edouard VII avait parfaitement réussi ont été accueillis par la foule avec un plaisir sincère. Un bruit, suivant lequel la procession du 27 pourrait avoir lieu, partiellement, malgré l'absence du roi, a été accueilli aussi avec infiniment de satisfaction.

Pendant toute la soirée, une foule immense, une foule hurlante, vociférante, s'est pressée dans le Strand et dans toutes les autres rues où il y a quelque chose à voir. Dans des charrettes innombrables, jusqu'à une heure du matin, ce fut dans les quartiers du centre, le défilé inouï d'une foule gloussant, piaillant, hennissant, poussant des cris d'animaux, soufflant dans des trompettes. On hurle les derniers refrains des music-halls; des individus coiffés de couronnes en papier, d'un effet grotesque, brandissent le drapeau britannique et les ivrognes patriotiques sont légion. Dans cette foule-là, il n'y a point l'ombre d'un sentiment, point l'ombre d'une aspiration généreuse; il n'y a qu'un désir inouï de bamboche et de ripaille.

Pendant que ces inconscients se bousculaient dans les rues, le roi d'Angleterre était en péril.

Dans les circonstances les plus favorables, le roi ne pourra pas être couronné avant cinq ou six semaines au moins. Hélas ! Ce n'est pas dans cinq ou six semaines que la foule anglaise veut s'amuser; c'est tout de suite.

L'ÉTAT DU ROI

Ce matin, mercredi, on a publié, à 10 h. 30, le bulletin officiel suivant, sur l'état de santé d'Edouard VII :

— **« Le roi a été très agité et sans sommeil pendant la première partie de la nuit; mais après une heure, il a dormi quelque temps.**

Le roi ne souffre pas; aucun symptôme défavorable.

Considérant toutes les circonstances, on peut dire que la maladie suit un cours satisfaisant. »

Détails sur l'opération

« Le Times » publie les renseignements détaillés que voici sur la nature de l'opération et les chances de guérison :

« Le mal dont souffre le roi est une inflammation de l'appendice cœcal, qui s'est généralisée dans toute la partie inférieure des intestins et du tube digestif. Si tout va bien, grâce aux antiseptiques employés, et s'il ne se forme pas de nouvel abcès, on s'attend à ce que l'illustre malade, dans quatre ou cinq jours, puisse faire des progrès vers la convalescence; mais, après une opération comme celle que le roi a subie, il ne faut pas compter qu'il puisse être complètement rétabli avant trois mois d'ici. »

Le « Times » ajoute une nouvelle qui, au point de vue médical, paraît des plus graves :

« Il est hors de doute que le résultat immédiat de l'opération a été d'enlever une quantité considérable de pus de l'abcès; mais il n'est pas certain que les médecins aient pu faire davantage, et on ne sait notamment pas s'il leur a été possible d'enlever l'appendice lui-même avec les ligaments contenant d'autres germes de danger. »

A cette nouvelle, des plus sérieuses sous sa forme dubitative, il convient d'ajouter que le bruit court, en divers endroits, que le roi serait obligé de subir prochainement une nouvelle opération.

D'autre part, la « Presse Association » donne les détails suivants sur l'opération subie par le roi :

« Une incision fut faite près de l'aine et continuée en suivant une oblique sur une longueur d'environ quatre pouces. Puis l'obstruction ayant été enlevée, la circulation de l'intestin fut rétablie au moyen d'un tube. »

Le journal médical «Lancet» déclare qu'aucune complication n'a suivi l'opération qui a été faite par sir Frédéric Trèves; l'anesthétique a été administré par le docteur Frédéric Hewet.

L'origine de la maladie

Samedi soir, le 14 de ce mois-ci, le roi et la reine étaient à Aldershot W le camp de Châlons anglais — où ils assistaient à une retraite militaire. Dans la soirée, le roi s'est enrhumé et a eu une attaque assez violente de diarrhée. Le roi a insisté auprès de sir Francis Laking, son médecin particulier, pour que celui-ci lui fit prendre quelque remède très actif pour arrêter la diarrhée.

Le médecin aurait d'abord conseillé au roi de ne pas avoir recours à pareille médication, mais le roi a insisté et le médecin dut acquiescer à son désir. L'arrêt de la diarrhée produisit une constipation très grave. Cette constipation, à son tour, occasionna une inflammation intestinale qui a nécessité l'opération que l'on sait. En dehors de cette affection, le roi souffre depuis quelque temps d'une maladie du rein.

Il paraît que le roi, pendant son séjour au château de Windsor, la semaine passée, s'est montré profondément abattu et avait communiqué à ses amis intimes sa conviction qu'il ne vivrait pas jusqu'au couronnement.

Les médecins du roi

Le « Times » de ce matin publie les intéressantes notes que voici sur les médecins qui sont en ce moment au chevet du roi :

« Sir Fréderik Treves, qui a pratiqué l'opération, s'est distingué depuis longtemps par l'habileté et le soin qu'il a apporté à étudier cette branche de la chirurgie et par les nombreuses améliorations importantes qu'il a inaugurées dans la pratique.

» Il n'est guère besoin de parler de sir Thomas Smith, chirurgien en chef du grand hôpital de Saint-Bartholomew, puisqu'il serait impossible d'en parler autrement qu'en termes élogieux.

» Quant à sir Thomas Barlow et sir Francis Laking, les noms de ces deux médecins constituent une garantie bien suffisante pour que le côté médical de la question ait été soigneusement examiné, et pour qu'aucune opération n'ait eu lieu tant qu'on aurait pu espérer pouvoir se contenter de recourir à des moyens moins radicaux.

» On se rappelle que sir Thomas Barlow a soigné la reine Victoria, lors de sa dernière maladie qui la conduisit au tombeau.

» Sir Francis Laking a, depuis un grand nombre d'années, la pleine confiance du roi, et prodigue aussi ses soins à plusieurs autres membres de la famille royale.

La presse anglaise

Les journaux de Londres publient de longs articles sur la maladie du roi. Ils ne signalent aucun détail qui ne soit déjà connu. Tous se demandent quelles seront les conséquences de l'ajournement du couronnement.

Il ressort des explications données par le « Daily » et le « Mail Daily Telegraph » et plusieurs autres, que les cérémonies du couronnement, telles qu'on les avait prévues jusqu'à hier, ont été définitivement abandonnées.

Si plus tard on décide de procéder à des cérémonies, elles seront très simples et n'auront pas le caractère grandiose qu'on voulait leur donner cette fois.

Le « Daily Telegraph » dit : « On espère qu'une partie au moins des préparatifs faits pour le couronnement servira pour un service d'action de grâces pour le rétablissement du roi.

Le souverain lui-même n'assistera pas naturellement à cette cérémonie, mais on espère que toute la famille royale sera présente. »

Le « Daily » dit que le roi a fait preuve du plus grand sang-froid, quand on lui a déclaré qu'une opération serait nécessaire.

Sa grande préoccupation était le désappointement de tant de gens venus à Londres pour le couronnement.

Tous les journaux remarquent que le roi a toujours fait preuve d'une grande résistance physique.

Lors de son attaque de fièvre typhoïde, à plusieurs reprises, les médecins avaient redouté une issue fatale, mais toujours la résistance physique du malade put triompher.

Le « Daily Telegraph » dit que l'Empire chantera le « God save the King » avec un plus grand recueillement.

Le pays n'aura aucun souci pour les pertes causées par ce fâcheux événement. Toutes les préoccupations seront pour le souverain si cruellement éprouvé.

Les commentaires des autres journaux sont à peu près identiques.

Les journaux font remarquer que le docteur Trèves, qui a pratiqué l'opération, est de tous les médecins anglais le plus célèbre pour le traitement de l'appendicite.

Il est curieux cependant de constater que la fille du docteur Trèves est morte, il y a un an, de l'appendice, et que tous les efforts du grand spécialiste ne purent la sauver.

Sympathies officielles

Plusieurs chefs d'Etat ont télégraphié au roi.

Voici, entre autres, le texte du télégramme du président Roosevelt :

« Je prie Votre Majesté d'accepter l'assurance de ma profonde sympathie et des vœux que je forme pour votre prompt rétablissement. »

M. Loubet, président de la République a fait porter à l'ambassade d'Angleterre, à Paris, l'expression de sa sympathie et de sa sollicitude pour la santé du roi Edouard VII.

M. Cambon, ambassadeur de France à Londres, a été chargé dune démarche pareille auprès du gouvernement anglais.

PROCHAINE ABDICATION

L'agence « Paris-Nouvelles » publie la note suivante :

« La raison pour laquelle on avait laissé continuer jusqu'à la dernière heure les préparatifs du couronnement, au risque de faire perdre à quantité de gens un argent considérable, serait que la décision avait été prise que le roi abdiquerait et que le prin de Galles serait couronné à sa place; ce projet pour diverses raisons, a été abandonné, mais l'abdication serait une question de jours et peut-être d'heures. »

Histoire de somnambule

On raconte, — est-ce l'histoire ? est-ce la légende ? — qu'il y a une vingtaine d'années le prince de Galles se fit annoncer chez une de nos plus fameuses nécromanciennes, et, sans façon, l'invita à lui lire dans la main.

— Votre Altesse, déclara tout net la pythonisse, sera roi un jour, mais elle ne portera pas la couronne.

Il y a une semaine, le roi fit lui-même allusion à l'anecdote, — ce qui prouve que la légende est peut-être bien de l'histoire, — et comme le docteur Barlow venait de le soumettre à un examen médical :

— Eh bien ! fit le souverain, moitié riant, moitié sérieux, c'est dans huit jours que nous ferons mentir la pythonisse.

— Il y a sire, répondit le fidèle médecin, quatre-vingt dix neuf chances sur cent pour qu'elle ait déjà menti à cette heure. »

Un rédacteur du « Matin » s'est rendu chez l'illustre Mme de Thèbes pour lui demander si elle était l'auteur de cette prédiction.

— Du tout ! du tout ! se récria Mme de Thèbes. C'est une gypsie écossaise qui, dès l'enfance du souverain, fit cette sinistre prédiction, et vous voyez qu'elle ne s'est pas réalisée, car ici « couronner » signifie « régner », et Edouard VII a si bien régné que c'est à lui qu'on doit d'avoir fait la paix avec les Boers.

J'ai vu la main du prince de Galles, il y a une dizaine d'années, et voici l'horoscope que j'en ai tiré :

« Sera un très grand roi et jouera un grand rôle dans l'histoire malgré la durée assez courte de son règne. »

Je suis persuadée, ajoute Mme de Thèbes, que le roi se remettra de cette alerte et que la cérémonie du couronnement aura lieu fin juillet. »

Opinion de médecins

Paris, 25 juin. — Nous avons tenu à demander au docteur Paul Reclus, qui fut le premier opérateur de l'appendicite en 1890, son opinion sur la maladie d'Edouard VII :

— Il serait difficile, nous dit le professeur Reclus de se prononcer sur la gravité de l'opération que vient de subir le roi d'Angleterre.

Cependant il paraît probable qu'une complication est survenue au cours de l'appendicite pour que des chirurgiens aussi prudents et avisés que ceux qui le soignent se soient décidés à intervenir.

A cette heure, l'opinion paraît unanime chez les chirurgiens des deux mondes de n'opérer l'appendicite qu' « à froid », c'est-à-dire lorsque le pus qui s'est accumulé autour de l'organisme s'est résorbé et que les adhérences qui unissent cet organe aux parties voisines se sont résorbées également et ont disparu.

Les avantages de cette opération « à froid » sont multiples; on est sûr de trouver l'appendice, ce qui n'a pas toujours lieu dans l'opération « à chaud », et puis, l'opération terminée, on peut refermer le ventre en reconstituant les parois, ce qui écarte le danger des accidents consécutifs.

Si les chirurgiens du roi d'Angleterre ont renoncé à tous ces avantages c'est qu'ils craignaient quelque complication redoutable dont la plus probable est la peur que l'abcès ne rompe ses parois et, versant son pus dans le péritoine, provoque une péritonite mortelle.

Néanmoins, ces interventions, lorsqu'elles sont pratiquées vers le cinquième ou sixième jour, amènent généralement une guérison plus ou moins rapide.

Cependant, il ne faut pas oublier la constitution du roi : il est obèse et ces interventions chez les « gras » sont toujours redoutables, surtout quand ils ne sont pas de la première jeunesse et sont fatigués par des préoccupations graves.

En outre si, comme on l'a dit, le roi Edouard VII est diabétique, les dangers de l'intervention chirurgicale seraient bien plus grands encore.

LE DOCTEUR LUCAS CHAMPIONNIERE

— L'opération d'une appendicite n'est pas chose grave d'ordinaire et faite dans de bonnes conditions, nous dit le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Ce qui peut effrayer, dans le cas du roi d'Angleterre, c'est la précipitation avec laquelle on a été obligé d'intervenir.

Tout conseillait d'attendre. Si les médecins se sont décidés à opérer, c'est qu'il y avait danger d'infection. Si elle n'a pas été générale avant l'intervention le malade peut guérir. Cependant, je le répète, la précipitation avec laquelle on a agi, avec laquelle on s'est vu dans la nécessité d'agir, semble indiquer une aggravation subite et peut-être l'intervention alors sera-t-elle trop tardive.

En outre, l'état général du roi d'Angleterre augmente les chances d'insuccès.

Edouard VII est depuis quelque temps déjà très affaibli, dans un état de dépression assez accentué.

Je le suppose même diabétique, toutes choses qui aggravent son cas.

A mes yeux la situation est grave, dit en concluant le docteur Lucas Championnière.

L'aspect de Londres

Londres, 25 juin. — Le bulletin publié à dix heures et demie par les médecins anglais a été en général, considéré comme relativement satisfaisant.

L'opinion y a cherché et y a trouvé quelque raison de se rassurer. Cependant l'inquiétude demeure très vive et l'on attend avec une grande impatience d'autres nouvelles.

L'aspect de Londres contraste singulièrement avec la préoccupation générale. La Cité a toutes les apparences d'être à la veille d'une fête. Les rues et les maisons sont décorées; les drapeaux se déploient sur les façades. Les inscriptions *Vivat rex* et *God save the King* empruntent aux circonstances actuelles une signification angoissante et tragique, et dans tout ce décor de fête, on sent une profonde anxiété. Quelques-uns, cependant, affectent d'être rassurés. Hyde-Park est rempli de cavaliers et de voitures élégantes.

Parmi les étrangers venus pour assister aux cérémonies du couronnement, beaucoup sont déjà partis. La mission française a été reçue hier par le prince et la princesse de Galles.

L'amiral Gervais et M. Cambon leur ont exprimé la part qua prenait M. le Président de la République aux inquiétudes de la famille royale et du peuple anglais tout entier. L'amiral Gervais a reçu du gouvernement de la République l'ordre de revenir immédiatement et la mission française part aujourd'hui à deux heures de l'après-midi.

On dit que le roi aurait subi, hier, non pas une seule, mais deux opérations successives. Le sentiment populaire admire le courage du roi qui a espéré, jusqu'à la dernière limite, pouvoir vaincre le mal et empêcher aussi l'ajournement du couronnement. Mais en même temps qu'elle s'incline devant la fermeté royale, l'opinion blâme les médecins qui n'ont pas su parler avec plus d'autorité et qui n'ont pas détourné le roi d'une résolution dont le courage n'allait pas sans péril. Peut-être s'ils avaient imposé à temps leur volonté, la maladie aurait-elle été moins grave.

La foule est toujours grande autour du Palais de Buckingham. Un important service d'ordre la maintient à distance et les moindres allées et venues sont interprétées dans des sens divers.

Les rares personnes qui sortent du Palais sont anxieusement interrogées et le bruit le plus généralement accrédité est que la nuit s'est bien passée et que les forces du roi se maintiennent ; on ajoute qu'aucun symptôme alarmant n'a été constaté pendant la nuit. Il est définitivement décidé que la Bourse fermera les 26, 27 et 28 juin courant.

Nouveaux bulletins de santé

Cet après-midi, on a communiqué le nouveau bulletin ci-dessous :

« Le roi a passé une assez bonne journée. Ses forces se sont maintenues. Il n'y a aucun symptôme de nature à donner une inquiétude particulière. »

Commandes de tissus noirs

A ROUBAIX

L'annonce de la maladie d'Edouard VII et de l'ajournement des fêtes du couronnement, a excité une certaine fièvre dans notre ville.

Le bruit de la mort du roi d'Angleterre courait avant-hier et hier avec persistance, appuyé par ce fait que de nombreuses dépêches émanant de négociants anglais apportaient des commandes de tissus noirs. On en avait conclu, avec un semblant de raison, à la mort du souverain.

Quoiqu'il en soit, il semble qu'on ait de sérieuses craintes d'une issue fatale, et dans cette prévision, les teintureries broient du noir, c'est vraiment le mot, pour satisfaire aux nombreuses commandes qui sont parvenues sur place, ainsi que cela eut lieu, l'an dernier, à l'occasion de la mort de la reine Victoria.

Le déclin de Krupp

Cologne, 25 juin. — La maison Krupp, d'Essen, a congédié 500 ouvriers et fermé deux ateliers de construction.

La fabrication du matériel de guerre, notamment les ateliers des canons et des affûts, est en plein chômage.

On attribue cet arrêt du travail à deux causes : la maison Krupp a fabriqué d'avance une grande quantité de matériel d'artillerie dont plusieurs modèles ont été présentés à l'empereur. M. Krupp croyait pouvoir passer tout ce matériel à l'administration militaire allemande, mais il n'en fut rien et toutes les pièces sont restées pour compte dans les arsenaux de Krupp ; d'autre part, les nouvelles plaques blindées qui étaient destinées aux vaisseaux de guerre n'ont pas tenu ce qu'elles avaient promis. Les derniers essais faits en Angleterre ont donné des résultats décourageants.

L'amirauté anglaise a dû constater que les plaques tant vantées ne résistent pas aux projectiles modernes. Les commandes que la maison Krupp attendait de ce côté n'ont pas été faites.

LA CAISSE GÉNÉRALE DES FMAILLES

Paris, 25 juin. — Le directeur de la Caisse générale des familles (branche vie) a déposé, hier après-midi, comme on le sait, le bilan de cette société au greffe du tribunal de commerce et a adressé en même temps une requête à M. Vaury, président du tribunal, pour lui demander d'être admis au bénéfice de la liquidation judiciaire.

M. Vaury a chargé M. Raynaux, liquidateur, 6, quai de Gesvres, de faire un rapport sur la situation de la Caisse des familles.

Ce n'est qu'à la suite du travail de l'expert que le tribunal examinera s'il y a lieu d'admettre cette société au bénéfice de la liquidation judiciaire.

Une cavalcade cléricale conspuée

Alicante, 25 juin. — Au moment où la procession du Sacré-Cœur sortait de l'église Saint-Nicolas, une foule énorme cria : « Vive la liberté ! A bas le cléricalisme ! » Quelques groupes détruisirent quelques oriflammes et arrachèrent quelques scapulaires.

La gendarmerie et des troupes d'infanterie intervinrent. L'armée et la gendarmerie furent acclamées. Le préfet fit disperser les attroupements et la procession décida de sortir.

Quelques individus dans le cortège crièrent : « Vive le Pape ! Vive don Carlos ! »

Des anticléricaux et des républicains ripostèrent. L'ordre est rétabli.

Les crédits supplémentaires

Paris, 25 juin. — On a distribué aujourd'hui, aux députés, le rapport de M. Hubbart, sur les crédits supplémentaires.

Les propositions du gouvernement sont ratifiées, presque toutes, par la commission. Le rapport de M. Hubbart sur la situation financière, dit que le chiffre de 150 millions représente exactement le déficit maximum du budget de 1901.

La situation est due à trois ordres d'idées : conséquence de la loi sur les boissons, conséquence du régime des sucres, conséquence du régime douanier.

LES ÉLECTIONS CONTESTÉES

Paris, 25 juin. — Le 9e bureau a validé M. Daniel Cloutier dans le quatrième arrondissement de Paris et a chargé M. Firmin Faure du rapport. L'élection de M. Deléglise, à St-Jean de Maurienne a été validée.

Le 2e bureau, après exposé des faits par M. Delarue, président de la sous-commission, a invalidé, par 13 voix contre 12, l'élection de M. Stanislas de Castellanes, à Murat. M. Delarue a été chargé du rapport définitif.

Le bureau examinera dans sa prochaine réunion l'élection de M. Jean de Castellanes à Saint-Flour.

MOUVEMENT PREFECTORAL

Paris, 25 juin. — On annonce que le mouvement préfectoral qui est en préparation sera plus important qu'on ne l'avait d'abord annoncé.

Il paraît certain que les changements introduits dans le personnel administratif seront plus nombreux qu'on ne l'avait cru tout d'abord.

On parle de la rentrée prochaine de fonctionnaires qui avaient quitté involontairement l'administration et auxquels sont destinés quelques postes dans le prochain mouvement.

L'emploi du blanc de céruse

Paris, 25 juin. — M. Trouillot, ministre du commerce, vient de saisir le Conseil d'Etat d'un projet de décret portant réglementation de l'emploi du blanc de céruse.

Ajoutons que M. Trouillot, ministre du commerce, a visité cet après-midi l'Ecole centrale, en compagnie du général André, auquel il a présenté le personnel et les élèves de l'Ecole.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, M. Combes, président du Conseil, ne se rendra pas au banquet de la *France Prévoyante* qui sera présidé par M. Trouillot.

Prochaine expédition

RAPPEL D'OFFICIERS EN CONGE

Rochefort, 25 juin. — Le bruit court ici, dans les rues et dans les cafés où se rencontrent les officiers de vaisseau ainsi que les officiers de l'infanterie de marine, qu'une expédition se prépare. Elle serait dirigée sinon contre le Siam, du moins contre les habitants des territoires voisins de la frontière française, dont les déprédations incessantes n'ont pu être maîtrisées jusqu'à présent, à cause de la nonchalance, pour ne pas dire la complicité, du gouvernement siamois.

Il se pourrait donc que cette entreprise prît des proportions.

Un certain nombre d'officiers actuellement en congé ont été invités à se tenir prêts à rallier leur poste au premier appel.

La réforme de l'enseignement

Paris, 25 juin. — Au ministère de l'instruction publique, on prépare des circulaires relatives à l'application des nouveaux programmes dès la rentrée prochaine.

Ces circulaires, de nature à éclairer les familles sur la direction qu'elles pourront donner aux études des enfants, ne seront prêtes que dans une douzaine de jours.

Les informations qui ont été publiées à cet égard dans certains journaux sont prématurées et inexactes sur quelques points.

MOBILISATION NAVALE A LORIENT

Lorient, 25 juin. — Le ministre de la marine vient de donner l'ordre au port de Lorient de mobiliser sans délai les défenses mobiles du troisième arrondissement maritime.

Aussitôt l'ordre donné, l'aviso-torpilleur la « Lance », le torpilleur d'escadre « Mangini » ainsi que les torpilleurs des divisions offensives et défensives actuellement disponibles, ont embarqué munitions, vivres et charbons et complété leur équipage avec des marins pris sur les croiseurs en réserve.

Ces bâtiments, sous la direction du capitaine de frégate Lallemand, ont quitté cette nuit le port pour effectuer au large et sur nos côtes des exercices de mobilisation, attaques de jour et de nuit, forcement de passes, lancement de torpilles, etc.

Ces exercices dureront trois jours. Jusqu'ici, la première partie de la mobilisation a été remarquable de rapidité; quelques heures après la réception de l'ordre de mobiliser les divisions légères pouvaient prendre la mer.

Faits Divers

HORS RÉGION

Un curé et sa maîtresse assassinés

LA NOUVELLE PISTE

Montbrison, 25 juin. — L'opinion est unanime à penser que le parquet a été longtemps à s'apercevoir qu'il pouvait y avoir une autre piste à suivre que celle des époux Simatis. Ce n'est pas d'hier, en effet, que la justice fut informée de la culpabilité possible de Dailly. Nous n'accusons pas, nous constatons.

Rappelons, entre cent, un fait très précis. Peu après le crime et sur la demande du procureur de la République de Montbrison, deux agents de la Sûreté de Lyon furent chargés d'enquêter sur les lieux du forfait. Ces agents parmi lesquels se trouvait un nommé Peyre, originaire de Boën, et qui connaissait admirablement les hommes et les choses de la région, prolongèrent leur enquête durant quinze jours. Ils en condensèrent les résultats dans un rapport qui fut adressé à M. le juge d'instruction Humblot.

Or, si nous en croyons nos renseignements ce rapport concluait à la culpabilité de Dailly.

Sur quoi étaient basées ces conclusions ? Comment ne fut-il tenu aucun compte de ce rapport ?....

Voilà ce que nous ignorons, mais ce qui serait sans doute fort intéressant à savoir.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que les agents de la Sûreté, désolés de voir le peu de cas que l'on faisait de leur enquête, demandèrent à être rappelés à Lyon où ils ne cachèrent pas la déception que leur causait l'attitude du parquet de Montbrison.

Il est probable que les dispositions du parquet ayant changé, ce fameux rapport va être exhumé, compulsé, étudié et que l'on y trouvera des éléments de nature à éclairer l'obscurité dans laquelle on se débat.

Une Mère qui vend sa Fille

Provins, 2[illegible] juin. — Une femme T... a été prise en flagrant délit de prostitution de sa jeune fille âgée de 14 ans, qu'elle avait conduite dans une chambre louée à deux brigadiers du 29e dragons, en compagnie desquels elle se trouvait quand M. le commissaire de police est venu sommer d'ouvrir au nom de la loi.

Les deux militaires ont été invités également à fournir au commissariat de police des explications sur leurs agissements.

L'un des brigadiers, le plus compromis, a été puni de 30 jours de prison par le colonel du régiment.

Dramatique suicide d'une folle

Saint-Etienne, 2[illegible] juin. — Jeudi dernier, des soldats du génie découvraient dans le Rhône, non loin de Vienne (Isère), le cadavre d'une jeune femme inconnue, qui portait au cou une section très apparente.

Le corps vient d'être reconnu ; c'est celui d'une jeune fille internée dans une maison d'aliénés de Meyzieu et qui, vendredi dernier, avait escaladé nuitamment les murs de l'asile.

La malade, qui avait été aperçue aux environs du canal de Jonage, a dû se jeter dans le Rhône après s'être, au préalable, ouvert la gorge avec un rasoir.

Le corps a été conduit à Saint-Etienne, où la famille de la démente possède un caveau.

VENGEANCE D'ÉPOUSE

Toulon, 25 juin — Une scène des plus dramatiques s'est déroulée dans la soirée d'hier, route de la Garde, banlieue de Toulon

Une femme Icardo, épouse Ghia, âgée de trente-sept ans, avait été abandonnée par son infidèle mari qui entretenait les plus intimes relations avec une fille-mère, Maria Franco, âgée de vingt-huit ans

Les prières, les menaces mêmes demeurant vaines, la délaissée résolut de tirer une éclatante vengeance de celle qui avait détruit son bonheur

Elle s'embusqua près du domicile de Maria Fran

FEUILLETON DU 27 JUIN — N° 153

Les Trois Mousquetaires

par

Alexandre DUMAS

DEUXIEME PARTIE

VINGT ANS APRES

X

L'abbé d'Herblay

— Vous reviendrez sous cette fenêtre, vous frapperez trois fois dans vos mains, et nous vous ferons passer des vivres. Soyez tranquille, morbleu! on ne meurt pas de faim ici, allez !

Et Aramis, retirant l'échelle après lui, ferma la fenêtre.

D'Artagnan examina la chambre.

Jamais il n'avait vu un appartement plus guerrier à la fois et plus élégant. A chaque angle étaient des trophées d'armes offrant à la vue et à la main des épées de toutes sortes, et quatre grands tableaux représentaient dans leurs costumes de bataille le cardinal de Lorraine, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lavalette et l'archevêque de Bordeaux. Il est vrai qu'au surplus rien n'indiquait la demeure d'un abbé; les tentures étaient de damas, les tapis venaient d'Alençon, et le lit surtout avait plutôt l'air du lit d'une petite maîtresse, avec sa garniture de dentelle et son couvre-pied doré, que de celui d'un homme qui avait fait vœu de gagner le ciel par l'abstinence et la macération.

— Vous regardez mon bouge, dit Aramis. Ah! mon cher! excusez-moi. Que voulez-vous! j'y suis logé comme un chartreux. Mais que cherchez-vous des yeux ?

— Je cherche qui vous a jeté l'échelle; je ne vois personne, et cependant l'échelle n'est pas venue toute seule.

— Non, c'est Bazin.

— Ah, ah! fit d'Artagnan.

— Mais, continua Aramis, mon Bazin est un garçon bien dressé, qui, voyant que je ne rentrais pas seul, se sera retiré par discrétion. Asseyez-vous, mon cher, et causons.

Et Aramis poussa à d'Artagnan un large fauteuil, dans lequel celui-ci s'allongea en s'accoudant.

— D'abord, vous soupez avec moi, n'est-ce pas ? demanda Aramis.

— Oui, si vous le voulez bien, dit d'Artagnan, et même ce sera avec grand plaisir, je vous l'avoue; la route m'a donné un appétit de diable.

— Ah, mon pauvre ami! dit Aramis, vous trouverez maigre chère, on ne vous attendait pas.

— Est-ce que je suis menacé de l'ommelette de Crèvecœur et des théobromes en question ? N'est-ce pas comme cela que vous appeliez autrefois les épinards ?

— Oh! il faut espérer, dit Aramis, qu'avec l'aide de Dieu et de Bazin nous trouverons quelque chose de mieux dans le garde-manger des dignes pères jésuites. — Bazin, mon ami, dit Aramis, Bazin, venez ici.

La porte s'ouvrit et Bazin parut; mais en apercevant d'Artagnan, il poussa une exclamation qui ressemblait à un cri de désespoir.

— Mon cher Bazin, dit d'Artagnan, je suis bien aise de voir avec quel admirable aplomb vous mentez, même dans une église.

— Monsieur, dit Bazin, j'ai appris des dignes pères jésuites qu'il était permis de mentir lorsqu'on mentait dans une bonne intention.

— C'est bien, c'est bien, Bazin; d'Artagnan meurt de faim et moi aussi, servez-nous à souper de votre mieux, et surtout montez-nous du bon vin.

Bazin s'inclina en signe d'obéissance, poussa un gros soupir et sortit.

— Maintenant que nous voilà seuls, mon cher Aramis, dit d'Artagnan en ramenant ses yeux de l'appartement au propriétaire et en achevant par les habits l'examen commencé par les meubles, dites-moi, d'où diable veniez-vous lorsque vous êtes tombé en croupe derrière Planchet !

— Eh, corbleu! dit Aramis, vous le voyez bien, du ciel !

— Du ciel! reprit d'Artagnan en hochant la tête, vous ne m'avez pas plus l'air d'en revenir que d'y aller.

— Mon cher, dit Aramis avec un air de fatuité que d'Artagnan ne lui avait jamais vu du temps qu'il était mousquetaire, si je ne venais pas du ciel, au moins je sortais du paradis : ce qui se ressemble beaucoup.

— Alors voilà les savants fixés, reprit d'Artagnan. Jusqu'à présent on n'avait pas pu s'entendre sur la situation positive du paradis : les uns l'avaient placé sur le mont Ararat; les autres, entre le Tigre et l'Euphrate; il paraît qu'on le cherchait bien loin tandis qu'il était bien près. Le paradis est à Noisy-le-Sec, sur l'emplacement du château de M. l'archevêque de Paris. On en sort non point par la porte, mais par la fenêtre; on en descend non par les degrés de marbre d'un péristyle, mais par les branches d'un tilleul, et l'ange à l'épée flamboyante qui le garde m'a bien l'air d'avoir changé son nom céleste de Gabriel en celui plus terrestre de prince de Marcillac.

Aramis éclata de rire.

— Vous êtes toujours joyeux compagnon, mon cher, dit-il, et votre spirituelle humeur gasconne ne vous a pas quitté. Oui, il y a bien un peu de tout cela dans ce que vous me dites; seulement n'allez pas croire au moins que ce soit de madame de Longueville que je sois amoureux.

— Peste! je m'en garderai bien! dit d'Artagnan. Après avoir été si longtemps amoureux de madame de Chevreuse, vous n'auriez pas été porter votre cœur à sa plus mortelle ennemie.

— Oui, c'est vrai, dit Aramis, d'un air détaché, oui, cette pauvre duchesse, je l'ai fort aimée autrefois, et il faut lui rendre cette justice, qu'elle nous a été fort utile; mais, que voulez-vous! il lui a fallu quitter la France. C'était un si rude jouteur que ce damné cardinal! continua Aramis en jetant un coup d'œil sur le portrait de l'ancien ministre; il avait donné l'ordre de l'arrêter et de la conduire au château de Loches; il lui eût fait trancher la tête, sur ma foi, comme à Chalais, à Montmorency et à Cinq-Mars; elle s'est sauvée déguisée en homme, avec sa femme de chambre, cette pauvre Ketty; il lui est même arrivé, à ce que j'ai entendu dire, une étrange aventure dans je ne sais quel village, avec je ne sais quel curé à qui elle demandait l'hospitalité, et qui, n'ayant qu'une chambre et la prenant pour un cavalier, lui a offert de la partager avec elle. C'est qu'elle portait d'une façon incroyable l'habit d'homme, cette chère Marie. Je ne connais qu'une femme qui le porte aussi bien; aussi avait-on fait ce couplet sur elle :

Laboissière, dis-moi, etc.

Vous le connaissez ?

— Non pas; chantez-le, mon cher.

Et Aramis reprit du ton le plus cavalier :

Laboissière, dis-moi,
Suis-je pas bien en homme ?
— Vous chevauchez, ma foi,
Mieux que tant que nous sommes.
Elle est,
Parmi les hallebardes,
Au régiment des gardes,
Comme un cadet.

— Bravo! dit d'Artagnan; vous chantez toujours à merveille, mon cher Aramis, et je vois que la messe ne vous a pas gâté la voix.

— Mon cher, dit Aramis, vous comprenez... du temps que j'étais mousquetaire, je montais le moins de gardes que je pouvais; aujourd'hui que je suis abbé, je dis le moins de messes que je peux. Mais revenons à cette pauvre duchesse.

— Laquelle ? la duchesse de Chevreuse ou la duchesse de Longueville ?

— Mon cher, je vous ai dit qu'il n'y avait rien entre moi et la duchesse de Longueville: — des coquetteries peut-être, et voilà tout. — Non, je parlais de la duchesse de Chevreuse. L'avez-vous vue à son retour de Bruxelles après la mort du roi ?

— Oui, certes, et elle était fort belle encore.

— Oui, dit Aramis. Aussi l'ai-je quelque peu revue à cette époque; je lui avais donné d'excellents conseils, dont elle n'a point profité; je me suis tué de lui dire que Mazarin était l'amant de la reine; elle n'a pas voulu me croire, disant qu'elle connaissait Anne d'Autriche, et qu'elle était trop fière pour aimer un pareil faquin. Puis, en attendant, elle s'est jetée dans la cabale du duc de Beaufort, et le faquin a fait arrêter M. le duc de Beaufort et exilé madame de Chevreuse.

— Vous savez, dit d'Artagnan, qu'elle a obtenu la permission de revenir ?

Oui, et même qu'elle est revenue... Elle va encore faire quelque sottise.

— Oh! mais cette fois peut-être suivra-t-elle vos conseils.

— Oh! cette fois, dit Aramis, je ne l'ai pas revue; elle est fort changée.

— Ce n'est pas comme vous, mon cher Aramis, car vous êtes toujours le même; vous avez toujours vos beaux cheveux noirs, toujours votre taille élégante, toujours vos mains de femme, qui sont devenues d'admirables mains de prélat.

— Oui, dit Aramis, c'est vrai, je me soigne beaucoup. Savez-vous, mon cher, que je me fais vieux, je vais avoir trente-sept ans.

— Ecoutez, mon cher, dit d'Artagnan avec un sourire; puisque nous nous retrouvons, convenons d'une chose : c'est de l'âge que nous aurons l'avenir.

— Comment cela ? dit Aramis.

— Oui, reprit d'Artagnan; autrefois c'était moi qui était votre cadet de deux ou trois ans, et, si je ne fais pas erreur, j'ai quarante ans bien sonnés.

— Vraiment! dit Aramis. Alors c'est moi qui me trompe, car vous avez toujours été, mon cher, un admirable mathématicien. J'aurais donc quarante-trois ans, à votre compte! Diable, diable, mon cher! n'allez pas le dire à l'hôtel Rambouillet, cela me ferait tort.

— Soyez tranquille, dit d'Artagnan, je n'y vais pas.

— Ah çà! mais, s'écria Aramis, que fait donc cet animal de Bazin ? Bazin! dépêchons-nous donc, monsieur le drôle! nous enrageons de faim et de soif !

Bazin, qui entrait en ce moment, leva au ciel ses mains chargées chacune d'une bouteille.

— Enfin, dit Aramis, sommes-nous prêts, voyons ?

— Oui, monsieur, à l'instant même, dit Bazin; mais il m'a fallu le temps de monter toutes les...

— Parce que vous vous croyez toujours